

Mais, dans notre siècle de téléphone, combien de Canadiens consentiraient à polir cette pierre des fiançailles ?

. On constate qu'il y a cette année un très grand nombre de maisons non louées à Montréal, et je vous assure que je ne suis pas fâché de constater ce résultat dont personne, du reste, ne peut avoir sujet de se plaindre.

Les propriétaires, moins surtout que les locataires, ont le droit de regretter cet état de choses qu'ils ont fait naître par leurs prétentions ridicules et souvent par leur conduite féroce envers ceux qu'ils ont exploités sans vergogne en leur louant des bicoques à des prix fous et en leur faisant des promesses qu'ils ne tiennent presque jamais.

L'augmentation des loyers n'étant nullement en rapport avec l'élévation des traitements et des salaires, l'équilibre est détruit et il ne pourra être rétabli que quand les propriétaires auront compris à leurs dépens qu'il n'est pas bon de trop se moquer du monde.

Loin de moi toute idée de socialisme ou d'autres nouveautés se terminant en isme, mais comme chat échaudé craint l'eau froide, il m'est bien permis, dans l'intérêt de mes semblables, de jeter le cri d'alarme :

—Locataires, gare à vous !

. Une chose que je ne puis comprendre, c'est que les sauvages du Nord Ouest, n'ayant pas de propriétaires, puissent crever de faim, comme on nous le dit, et j'avais toujours envié le sort de ces enfants de la prairie qui ont été assez heureux jusqu'à présent pour n'avoir jamais eu de relations qu'avec les vautours de la plaine.

Cependant, s'il faut en croire Gabriel Dumont, et je ne vois pas pourquoi je n'ajouterais pas foi à ce qu'il dit, les sauvages n'ont rien à se mettre sous la dent, et ils en ont été réduits dernièrement—je puis toujours à la même source—à manger la belle-mère d'un de leurs semblables.

La manie de persécuter les belles mères, qui commence à être passée de mode chez les peuples civilisés, semble avoir été trans-planée chez les braves et purs enfants de la nature, mais on voit qu'ils n'ont pas la manière de s'en servir, car jamais gendre blanc n'a trouvé sa belle-mère bonne à croquer ; ô naïveté de l'innocence !

Plaisanterie à part, il paraît que ces pauvres diables de race rouge sont dans un dénûment incroyable et ce qui me ferait croire une fois de plus que la chose est bien vraie, c'est qu'ils ne se plaignent nullement du gouvernement, comme le feraient des gens civilisés pour qui le gouvernement est la source de tous les malheurs, non, ils disent tout simplement qu'ils sont maltraités par les agents chargés de les protéger et loin de tirer un coup de fusil sur le bipède qui les ennuie, ils se contentent de manger une vieille femme.

Moi, j'aurais fait tout le contraire, mais étant civilisé, je suis méchant.

. Je vous l'ai dit, la Boulangermanie m'envahit :

Où est le temps où Colline se plaignait amèrement de ce que les écrivains gagnaient à peine de quoi mourir de faim ?

Qu'il est loin le jour où le spirituel bohème parodiait ainsi d'un air navré les vers du grand poète :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'arrête à la littérature !

Voici qu'un écrivain, qui ne fait pas son métier d'écrire, vient de vendre un manuscrit très court et ne contenant aucun fait nouveau, sur l'invasion allemande, pour la somme très respectable de quarante mille piastres !

Non seulement l'auteur a vendu, mais il a touché, palpé le prix de la vente.

Mais les jeunes gens qui se décident à faire la cour aux Filles de mémoire, ainsi que les Grecs nommaient les Muses, ne doivent pas s'attendre à vendre leurs vers ou leur prose aussi cher du premier coup.

Pour trouver un éditeur qui dénonce ainsi les cordons de sa bourse, il faut avant d'écrire une seule ligne, avoir été général, puis ministre de la guerre, etc., redevenir simple général, ne plus

l'être du tout, être nommé député, conspué par des milliers d'hommes, adoré par des milliers de citoyens, être boulanger sans faire de pain, parler, discourir, faire parler plus encore, se faire caricaturer, chanter, ridiculiser, exalter, etc., etc.

Quand vous aurez fait et que vous aurez été tout cela, prenez alors votre plume ou faites même écrire par le premier venu ce que vous voudrez ou ce qu'il voudra, et on vous offrira quarante mille dollars !

Le général Boulanger est sans doute un très bon soldat, mais je le crois un peu conscrit dans la littérature.

Enfin, on ne discute pas ces choses là, on constate !

Leon Leduc

CAUSERIE

Ici-bas tout renaît, le lys de la vallée,
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette à la beauté voilée
Dessous l'herbe fleurit au bord du ruisseau !



IMABLES lectrices et vous non moins bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, c'est encore moi qui viens *exconsensu* bien entendu, vous glisser quelques lignes d'affection.

Ce n'est pas, croyez-moi, que j'espère après dix longs mois de silence vous montrer mon progrès dans l'art de vous plaire ; oh ! non certes, je ne l'essaierai pas, mais il est certains jours où l'âme se sent mieux disposée, où les cordes du cœur savent vibrer avec plus de souplesse, et c'est dans ces moments bénis où l'imagination erre dans des royaumes de céleste harmonie, que moi, l'humble et fièle Marguerita, j'aime à épancher ce tendre organe que Dieu, dans sa prévoyante sollicitude, nous donne pour nous faire goûter plus délicieusement le bonheur.

Oui, chères et aimables lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, vous ignorez, j'en suis sûre, ce à quoi je veux vous convier aujourd'hui ?

Ah ! vraiment, gentilles fillettes, n'allez pas croire que je veuille vous raconter une légende, un conte de fée ; non, vous me connaissez, je suis sérieuse de caractère, aimant davantage ce qui tient à l'étude. Eh ! bien, veuillez attendre quelques secondes. Ne vous imaginez pas, non plus, une scène tragique ou comique, oh ! non, pour cela je ne fréquente pas les théâtres ou opéras comiques, mais c'est bien plutôt à une réunion des fidèles, aux pieds des autels de Marie, en ce beau mois de mai qui, comme l'a chanté notre poète collaborateur, Pierre Gigo Dutanel, transforme, dis-je, la terre entière.

.

Hélas ! ils sont bien courts les jours que l'on passe à l'école... Mais comme le souvenir de ces jeunes années fait de bien au cœur !

Je ne sais pas, joyeuses lectrices, si vous partagez mon idée, mais laissez-moi vous dire bien naïvement : Pour moi, cet écho de mon pensionnat m'enivre passionnément !...

Voilà que mardi, 1^{er} mai, pendant qu'une musique grave et sonore rendait la symphonie du beau cantique à Marie, qui se lit comme suit au refrain :

Espoir et vie sont dans tous les cœurs,
Le mois de Marie est le mois des fleurs !

je m'absorbais complètement dans ces chères reminiscences d'un passé joyeux. Et les voix mélodieuses de cette troupe choisie de candides jeunes filles firent résonner longtemps les échos vibrants du sanctuaire de Marie, puis le silence reprit son empire...

Et savez-vous, monsieur le directeur, que ces chants sacrés, en m'enlevant doucement vers des horizons célestes, réveillèrent en moi une pensée terrestre ? Je me dis : Puisque le mois de Marie est le mois des fleurs, pourquoi, toi qui fus si bien accueillie autrefois dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, toi, petite Marguerita, ne serais-tu pas

encore de mise parmi les fleurs qui viennent constamment embaumer ce gracieux journal ?

Avec le courtois encouragement du charmant chroniqueur hebdomadaire, je me suis hasardée à venir encore une fois vous dire, aimable lecteurs et lectrices, que je suis avec non moins de dévouement qu'autrefois,

Votre collaboratrice bien humble,

MARGUERITA.

LE SEMEUR

(Voir gravure)

Nous aimons les contrastes. Notre dernier numéro contenait le portrait d'un des hommes politiques le plus en vue de France. Aujourd'hui, nous nous plaisons à mettre en évidence la tranquille image d'un semeur, jetant dans les sillons le grain qui fait vivre. C'est d'ailleurs le vœu le plus cher de la nation entière que de cultiver dans le calme sa terre fertile, de perfectionner son industrie, d'élargir ses relations commerciales, tout en s'occupant d'art et de littérature.

Sème donc ton blé sans crainte, bon paysan ; il germera malgré les frimas, puis, sortant de son manteau de neige, il verra la campagne, s'élèvera vers le soleil pour lui emprunter l'ardeur de ses rayons.

Et vous, artiste, brossez, recueillez, vos belles toiles dans les plaines et dans les bois, et choisissez de préférence ces images reposantes du cultivateur semant ou fauchant.

ÉTYMOLOGIE

BRÉSIL

DANS les derniers jours de décembre 1499, le célèbre navigateur espagnol, Vincent Yanez Pingon, partit de Palos, en Espagne, pour un voyage de découverte. Il dirigea sa course vers le sud-ouest. Le 28 janvier 1500, il aperçut un cap très élevé. Le pieux navigateur le nomma *Santa Maria de la Consolacion*—Sainte Marie de la Consolation. Il est maintenant connu sous le nom de Saint-Augustin et forme l'extrême pointe orientale du Brésil.

Le 24 avril de la même année 1500, le navigateur portugais, Pierre Alvarès Cabral, envoyé à Calicut, dans les Indes, par le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, fut jeté sur les côtes du Brésil et y débarqua malgré l'opposition des sauvages. Il fit élever une croix sur le bord de la mer et voulut, par respect et par une pieuse reconnaissance, que le pays s'appelât « Terre de Sainte-Croix. » Mais les autres peuples de l'Europe étant venus au Brésil, après lui, changèrent le nom de Sainte-Croix en celui de Brazil ou Brézil, qui est un mot du pays pour signifier une espèce de bois propre à teindre en rouge, et qui y est très abondant.

Ce bois est encore connu en Europe sous le nom de *Bois du Brésil*.

HECTOR SERVADEC.

Un arbre pleureur.—C'est par métamorphose et abus de langage que l'on donne le nom d'arbres pleureurs à tous ceux que nous connaissons et dont le saule demeure le prototype bien connu de tous. Un véritable arbre pleureur, le seul à notre connaissance auquel on puisse véritablement appliquer cette désignation, c'est une espèce de *Cornus*. Un résident des Indes raconte, dans l'*Indian Forester*, que pendant quelques jours, en passant dans un chemin, il fut surpris d'y voir une petite flaque d'eau dont rien ne justifiait la présence. Un jour, lors de son passage, il remarqua qu'il tombe des gouttelettes dans cette flaque, il regarde d'où elles viennent et s'aperçoit qu'elles tombent d'un rameau brisé d'un *Cornus*, qui étend ses branches au-dessus de la flaque d'eau. Au moment où le correspondant écrit, cette singulière pluie de sève dure depuis plus de dix jours, et elle ne paraît pas incommoder autrement l'arbre.